

des incidents de chaque jour—chronique puéride mais délicieusement évocatrice pour les exilés—ne leur arriverait que quand tout cela serait passé, depuis longtemps, oublié déjà, la décourageait presque d'écrire. Instinctivement certains détails étaient rejetés comme indignes de traverser mille lieues.

Or, un beau jour, voilà cette merveille du télégraphe installée dans la petite ville. On l'étreint en faveur des absents. Voici ce qu'ils reçoivent une heure après que la main maternelle l'eut griffonné :

“ *Nous eumes de la soupe aux huitres à diner aujourd'hui,* ” détail charmant qui rendait presque tangible l'instantanéité de l'information, la suppression de la distance.

Eh bien, vous vous dites que ces Canadiens errants gagnèrent d'intimes joies, de consolantes pensées à l'innovation. Moi, je n'en crois rien. Ils furent plus surpris que touchés. L'intervention du banal et froid interprète télégraphique, de ce messenger trop pressé dont le rôle indiscret en toute affaire est d'éventer la mèche, l'intervention de cet automate dut secrètement amortir l'effet ancien des douces missives, imprégnées de l'atmosphère domestique, remplies de renseignements inédits et fiévreusement anticipés. Les pauvres lettres durent perdre de leur charme. Il y avait mieux !... On en brisa le cachet avec moins d'émotion, sachant qu'elles ne contenaient rien d'extraordinaire. L'annonce que la chatte eut des petits, ou que la nouvelle cuisinière a réussi le pudding, devenait beaucoup moins intéressante du moment qu'on aurait pu l'apprendre vingt jours plus tôt.

La faculté de connaître aux antipodes le menu quotidien de la famille est donc encore une des fameuses “banqueroutes de la science.” Que sera-ce donc quand un Edison—qui est probablement né—vous en donnera le fumet ?

Pour le coup l'exilé criera grâce ! et nous fournira un exemple du sentiment tué par la sensation.

Au commencement de ce siècle, ma grand-mère vint d'Ecosse en deux mois et à travers mille dangers. Quand, des années après, son fils de dix-huit ans voulut, par une fantaisie de touriste, retraverser la mer en voilier, le souvenir des transes mortelles, coupées de long jours d'ennui, endurées

jadis, durent revivre dans sa mémoire alarmée et le cauchemar, sûrement, fut le compagnon de ses nuits tout le temps que la pauvre femme resta sans nouvelles de son Benjamin.

Et bien oui ; mais je ne donnerais pas deux sous du bonheur d'une mère recevant aujourd'hui le *cable* d'arrivée d'un passager du “Majestic” en le comparant au délire de ce cœur gonflé d'angoisse, rongé d'inquiétudes accumulées durant des jours et des jours, à la vue du facteur qui lui apporte le message béni, écrit de la main de son fils et venu lui-même à travers les périls !

Qui n'a pas souffert ne connaît pas la plénitude d'aimer. Qui n'a connu la crainte ignore la volupté d'une absolue sécurité. Une paix monotone n'a pas, comme la guerre, ces revers pleins d'allégresse des jours de victoire.

Et voilà pourquoi le progrès, qui, dans le double mécanisme—moral et physique—de l'être humain, veut suppléer l'effort, nous prive par là même des heureuses réactions qui faisaient goûter la joie de vivre.

L'ouvrier, qui n'est plus qu'un rouage dans l'industrie moderne, revient le soir de son travail, sans fatigue, mais ennuyé, et incapable de savourer la pleine jouissance du repos.

C'est ainsi que—soit du côté de la philosophie, soit dans le domaine physique—les savants, soucieux de l'amélioration du genre humain, n'arrivent souvent qu'à rompre l'équilibre heureux établi par le Créateur entre les deux parties de son ouvrage.

Leurs déviations de l'idéal synthétique s'appellent dans le premier cas *sophismes, utopies*, et dans l'autre...qui sait, peut-être ? *étonnantes découvertes*.

Que le philosophe égaré dans le sentier de sa *spécialité* tienne compte des lois naturelles qui s'opposent à ses théories optimistes, et que le physicien, emballé dans la voie du progrès matériel, prenne garde d'empiéter sur le domaine de l'âme, de réduire la créature à un état d'indifférente passivité.

Mais à quoi bon tout cela ! *L'évolution naturelle* ne saurait être enrayée dans son cours. Le progrès—comme la création

“ est une grande roue

qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ”
—ou quelque chose.